

La couleur de la souffrance

La plume crisse sur la feuille A4, révélant un corps Lagrippé à des racines qui s'enchevêtrent sur le sol imprégné de boue.

On ne voit rien du visage noyé dans l'épaisse chevelure qui se mélange à la terre comme un nid de serpents en colère. La dessinatrice suspend son geste : Jess aimerait faire appel aux pensées magiques de son enfance pour en éradiquer les images toxiques... mais elle sait que c'est impossible et se remet au travail. Rageusement.

Sa main court à toute allure sur le papier, hachurant les fesses cisailées par la marque écarlate d'un slip qui déchire la chair crayeuse et souillée. La fille a perdu une basket qui baigne dans une flaque d'eau, dévoilant un pied nu, blanc, obscène au milieu des fourrés détrempés par la pluie. Une voix souffle dans son oreille :

— Bientôt, j'aurai votre peau, et un à un, vous disparaîtrez de la surface de cette terre.

Le regard de la jeune femme glisse vers la boîte de pastels alignés dans un ordre méticuleux. Les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle saisit un crayon vermillon, le scrute, interrogative. Elle s'est toujours interdit la couleur, préférant le noir et blanc, plus en phase avec les histoires qu'elle aime raconter.

Derrière elle, la voix s'impatiente :

— Qu'est-ce que tu attends ?

— Fous-moi la paix, réplique-t-elle.

Mais la voix ne s'arrête pas, elle poursuit :

— Alors, en panne d'inspiration ?

Jess hausse les épaules. Tout en contemplant les toits en zinc qui ruissellent sous la pluie de l'autre côté de la fenêtre, elle fait tourner le crayon entre ses doigts et s'interroge. Quelle est la couleur de la souffrance ? Un jour, elle en est sûre, elle trouvera une réponse à cette question qui la taraude depuis longtemps et la détruit à petit feu. Soudain ses doigts se délient comme des oiseaux prenant leur envol.

Un peu plus tard... Une tache écarlate s'élargit entre les cuisses blanches d'où jaillit une multitude d'éclaboussures rouge sang, encerclant le corps blessé de l'adolescente. Une allégorie de la douleur qu'elle tentera d'améliorer, constate la dessinatrice, insatisfaite de son travail.

Jess jette le pinceau, saisit un feutre noir, et trace, au milieu des ronces, un M majuscule qui devient rapidement un « *Memento mori* », entrelacé avec le nid à serpents de la chevelure. Dehors, la pluie a cessé. Un pâle rayon de soleil couchant illumine soudain les toits humides tandis qu'une nuée d'hirondelles traverse les airs en lâchant des cris stridents. Comme elle aimerait être l'une d'elles, voler au-dessus de Paris, piquer du nez, raser les pavés des rues, se moquer de ceux qui ne l'aiment pas et lâcher des fientes sur ceux qui l'ont recluse depuis trop longtemps. Soudain un frisson la parcourt des pieds à la tête comme si quelque chose d'irréparable allait se produire, quand le scanner se met en marche, égrenant sa petite musique rassurante.

Un sourire de soulagement envahit son visage couvert de taches de rousseur. Dans son épaule, la voix s'enroule et murmure à nouveau :

— Le jeu de massacre peut commencer, mais avant, vous souffrirez tous. Salut ma belle... À toi de jouer, désormais.

Puis un frôlement, comme un évanouissement. Un chuintement qui s'éloigne. Et à nouveau le silence. Jess se retourne, il n'est plus là. Rien qu'elle et elle dans l'espace en sous-pente des combles du vieil immeuble parisien. Une cage dorée où elle aime se réfugier quand l'autre l'assaille de ses litanies ou de ses menaces qu'elle ne parvient pas à maîtriser.

En refermant la boîte de pastels, elle songe qu'un jour, elle lui fera la peau à son tour. La torture dure depuis trop longtemps. Il est temps que cela cesse. Bientôt, elle lui fera payer ce qu'il lui a fait endurer.

2

7 octobre 2021 : Une banlieue huppée dans l'Ouest parisien

Le legato de « L'air des cartes » de *Carmen* envahit la nuit de mille présages, mais Raphaël s'en fout comme de la lune rousse qui éclabousse le bitume d'éclats de lumière. Il est pressé, claque la portière de son 4 × 4 Mercedes et se hâte vers l'entrée de la propriété ceinte de hauts murs où il s'identifie sur le vidéophone. Le mot de passe est « Danemark », un gimmick en hommage à *Eyes Wide Shut*, le film de Stanley Kubrick, dont le maître des lieux est un aficionado. Le point rouge de la caméra de surveillance clignote. Le portail en acier s'ouvre silencieusement sur le parc aux chênes centenaires, décorés de lampions et illuminés par des torchères disséminées parmi les bosquets. Deux vigiles, costumes sombres et masques vénitiens au bec d'oiseau, vérifient que les portes se referment correctement derrière le nouvel arrivant.

Raphaël est séduisant, le sait, et aime en jouer tout en se frayant un chemin parmi les ombres furtives qui le dévisagent avec insistance. La fête bat son plein. Il est seul à n'être ni masqué ni costumé : « L'embarquement à Cythère », le thème de la soirée organisée par son ami Fred pour ses trente-neuf ans. Raphaël songe qu'il va falloir arrêter ces conneries d'agapes libertines qui virent aux orgies SM ou échangistes. Il a en horreur les débordements hasardeux. Dangereux pour leur image, ça !

Une femme à l'allure androgyne, loup de métal noir, la nuque tatouée d'un serpent qui s'enroule jusqu'à ses seins aux

armatures de Latex, glisse vers lui, le frôle avec insistance. Son odeur sucrée et capiteuse lui noue le ventre. Il la trouve excitante, sa robe écailles de sirène emprisonne un corps plein de promesses. Il lui saisit le poignet et l'attire à lui :

— Peut-être aurai-je la chance de faire votre connaissance ?

— Un autre soir, peut-être... murmure-t-elle, aguicheuse, avant de lui glisser sa carte de visite et de tourner les talons avec une démarche chaloupée.

Il se retient de lui balancer son poing dans la gueule, il n'aime pas qu'on se refuse à lui, ça le rend agressif. Une pute allumeuse et stupide qui ne sait pas ce qu'elle perd, conclut-il en poursuivant son chemin parmi les convives. Deux femmes nues sanglées dans l'armature de leurs robes à paniers, style Marie-Antoinette, lui font signe d'approcher. Il les ignore et les dépasse. « Quand une marquise rencontre une autre marquise, qu'est-ce qu'elles se racontent ? », le début d'une chanson que lui chantait sa nounou, se souvient-il, guilleret, poursuivant son chemin. Un peu plus loin, une créature bodybuildée, mi-homme, mi-femme surgit d'un bosquet, tendant un plateau sur lequel s'alignent rails de coke et diverses substances stupéfiantes. Raphaël l'écarte puis se faufile parmi les statues flashy d'Anton Vilkas, la nouvelle coqueluche de l'art conceptuel, un sculpteur hongrois dont le moindre pet se chiffre en dizaines de milliers d'euros.

Quel goût de chiotte ! constate-t-il, navré, en balayant du regard la piscine où des corps nus, agglutinés, tangent dans l'eau turquoise au rythme de l'opéra de Bizet, façon techno cette fois. Il aurait bien plongé les têtes de quelques-uns des invités sous l'eau jusqu'à ce que leurs yeux exorbités le supplient d'arrêter. Une provocation qui lui rappelle ses jeunes années, quand il était un cheval fou, bravant tous les interdits. Depuis, il s'est calmé et s'est construit une réputation et une image irréprochable. Aujourd'hui, il est le leader

de la bijouterie de luxe low cost en France et bientôt en Europe. Une entreprise de joaillerie héritée de ses parents qui ont eu la bonne idée de disparaître corps et âme pendant leurs vacances en Indonésie, lors du tsunami de 2004. Une aubaine qui lui a permis de bousculer la gestion petite bourgeoisie de son père et de lancer un nouveau concept de bijoux haut de gamme sur Internet. Il est arrivé au bon moment et a su en tirer profit.

Avec une publicité habile sur les réseaux sociaux – pour vanter son utilisation exclusive de diamants équitables hors zones de conflits à coups de slogans pour bobos écolos friqués – ajoutée à l’explosion des ventes en ligne, les bijoux Jenssen, s’ils n’ont toujours aucune vitrine place Vendôme, sont devenus en moins d’une décennie un acteur qui pèse dans le milieu. Un concurrent dont le chiffre d’affaires fait pâlir d’envie les plus grands joailliers, de Londres à Rome en passant par New York et Singapour. Une réussite exceptionnelle dont il est effrontément fier.

À présent, il longe le grand buffet dressé sur la terrasse où une fontaine de bronze en forme de gueule de lion laisse s’écouler un flux de vin rouge qui se déverse dans une vasque illuminée par une forêt de candélabres. Une mise en scène outrancière et vulgaire, que Fred a empruntée aux USA lors de son dernier voyage sur la route des Vins californiens. Puis il se faufile parmi un groupe cuir, bas résille, menottes et piercings et l’aperçoit enfin, complètement ivre, affalé sur un transat. Une rouquine au corset clouté et semé d’épingles à nourrice s’active sur son entrejambe.

Dans la poche de sa veste, son portable vibre : « Oui », dit-il jetant un rapide coup d’œil à l’écran. C’est la voix inquiète de Simon :

- Je viens d’en recevoir un. Et toi ?
- Aussi. Je suis venu en parler à Fred.
- Il faut mettre fin à ces conneries. Ça ne peut plus durer.

3

8 octobre 2021 : Passage du Cheval-Blanc, place de la Bastille, 11^e arrondissement

Simon raccroche. Observe sa main qui tremble. Serre violemment le poing pour éloigner la crise d'angoisse qui grignote chaque cellule de son corps. Déjà 2 heures du matin sur l'horloge à cristaux liquides. À côté, la photo encadrée d'une adolescente d'une dizaine d'années dans le paysage enneigé d'une station de sports d'hiver. Skis aux pieds, elle sourit, confiante, à l'objectif. Il retourne le cadre. Sa main sursaute, il serre les dents pour anéantir les fantômes qui veulent sa peau. Il vient de parcourir des rubriques nécrologiques des années 2000 à 2010 sur son ordinateur. Celles d'anciens élèves du lycée Claude-Monet. Il n'a rien trouvé de nouveau mais il a vérifié sa boîte e-mail, il ne sait plus combien de fois. Lu et relu les messages reçus depuis un an, qu'il stocke dans un dossier intitulé « Isis », du nom du premier jeu vidéo de *GamePlus*, le géant américain dont il est le numéro 2 pour l'Europe. Depuis son enfance, il a toujours été le numéro 2, songe-t-il avec amertume.

*Memento mori,
N'oublie pas que tu vas mourir...*

Quand cette sinistre comédie cessera-t-elle ?

Au début, il y a un an, il a cru à une mauvaise plaisanterie, puis à une erreur de destinataire et ensuite à l'attaque d'un concurrent, même si au fond de lui, il en doutait. Il sait

exactement pour quelle faute on le somme de rendre des comptes. À l'époque, c'était lui le fort, ou plutôt, il faisait partie de la bande de ceux qui écrasaient les faibles. Ils étaient passés maîtres en torture psychologique et se repaissaient de la toute-puissance qu'elle leur procurait. Après, les choses avaient dégénéré.

Son passé le tourmente et il donnerait tout pour briser cette spirale infernale qui le déstabilise chaque jour un peu plus. À mesure qu'il vieillit, il s'est mis à regretter ses actes et à vouloir se racheter. Aujourd'hui, il jure qu'il fera tout pour changer et se faire pardonner. Sur l'écran apparaît un dessin représentant une jeune femme prostrée au milieu des racines d'un arbre.

Entre ses jambes blanches et nues, une tache rouge jaillit et envahit progressivement l'écran de l'ordinateur. La frayeur monte en lui. Son cœur bat à rompre. Et si tout ce sang devenait une déferlante qui l'engloutirait et dans laquelle il finirait par se noyer ?

Il chasse la vision d'horreur, extrait une plaquette de comprimés, en détache deux qu'il avale précipitamment. Sans eau. C'est pire : l'une des capsules se coince au travers de sa gorge. Il manque d'étouffer, la recrache et se précipite vers la salle de bains, ouvre le robinet. Boit goulûment puis observe son image dans le miroir : celle d'un pauvre type livide aux traits creusés qui a perdu tout contrôle sur lui-même. « Un lâche doublé d'un faible », dirait de lui Raphaël, dont la conception du monde se divise en deux catégories : les forts et les crétins paresseux...

Si seulement il pouvait effacer cette tâche qui gangrène sa vie.